

Faujour ne photographie jamais, me semble-t-il, des visages en gros plan, et moins encore des visages frontaux. Il évite le vis-à-vis, le face à face, qui est aussi un affrontement, cette espèce de violence imposée aujourd'hui en tout lieu, au nom de la franchise, de l'immédiateté, de la fraternité ou de je ne sais quelle de ces qualités apparemment généreuses, en fait périlleuses qui signeraient notre modernité. Dans aucune culture, jamais et nulle part, on ne regarde quelqu'un dans les yeux directement au nom de l'identité qu'il y a entre tous les hommes. Il y a des procédures, des rituels, des liturgies parfois qui nous autorisent, ou non, ce dévisagement, qui est aussi, comme l'indique le nom, une agression, un défi, et qu'on ne rencontre guère que dans des situations extrêmes d'amour ou de haine, dans l'acte ou dans la soumission, dans le commissariat de police ou dans la chambre à coucher.

Le peintre peut-être peut s'autoriser cette approche, mais la peinture, justement, est un tel ensemble de ralentis, de freins, de contrôles ... La photographie au contraire, rapide comme un trait et non pas lente comme un portrait, tue aussi vite que l'arme de poing. Elle est, si l'on n'y prend garde, un instrument de mort.

Faujour est un photographe de pudeur et de respect. Il aime son prochain à la mesure de la discrétion avec laquelle il tente de le fixer, de le saisir.

Des êtres humains donc, mais surpris de profil ou de dos, et toujours dans leur habitat naturel, comme des présences animales, l'escargot qui sort de sa coquille, l'oiseau qui pointe le bec hors du nid ou le mulot de son terrier ... Des niches en effet, écologiques comme on dit, avec leurs murs, des niches humaines, avec leur chaleur, leur abandon, leur à peu près de murs de briques qui se défont faute de temps pour les réparer, de buissons plus ou moins bien taillés, d'instruments laissés à l'abandon après usage, assez d'indices cependant restés assez chauds encore pour repérer de quelle région ils sont, de quelle activité ils s'animent, un paysage rural pour l'essentiel, des pays de l'Ouest pour la plupart. Des lieux habités, dont on devine l'habitant, mais qu'on ne trouble pas, et parfois qui ne se signale à notre regard que par une partie de son être. Quelqu'un est là. Emouvantes ou amusantes en particulier ces jambes ou ces paires de jambes qui sortent de dessous un voile, un abri, un enclos, sans qu'on puisse rien voir de leurs propriétaires. Une présence donc, que l'on croise, d'autant plus émouvante qu'elle est si discrète et silencieuse. L'homme, dans sa persistance, dans sa patience, dans son courage à demeurer. Non pas autrui, mais un prochain dont on a, pour quelques moments, abrégé la proximité.

Il me semble que Faujour est ainsi l'un des rares et des grands photographes qui a su continuer, dans la terreur sournoise de notre époque et ses impératifs policiers, la tradition d'une photo humaniste des années 50 et 60, parmi les plus grands, de Cartier-Bresson à Willy Ronis par exemple, en sachant déjà que la même pudeur lui ferait refuser en riant ces assimilations.

Jean Clair